

《外國語文研究》第十八期 抽印本
2013年6月 頁1~26

論自我書寫中的隱言：以《阿道夫》為例

舒卡夏

論自我書寫中的隱言：以《阿道夫》為例

舒卡夏*

摘要

自我書寫與其他文學類型的重要區別之一在於他的真實性。不論是日記或是回憶錄之作者皆需描述真實所發生之事件，這是自我書寫作者與讀者的契約之一。然而要忠實坦承過去的自我並非只是看似簡易、機械式的描述或複誦。事實上要達到真實的目的並非僅僅依賴作者的意願，其中還牽涉到其他條件。自我書寫看似完全直接與透明的清晰，有時反而更需要讀者推敲其字裡行間之意。本文的主旨便在於以《阿道夫》為例，探索自我書寫的這個矛盾處——清晰的隱晦。

論文首先在於分析指出本書之敘述者——阿道夫的陳（直）述中所包藏的各種形式的隱言。其中部分是有意識的行為，部分則來自無法掌控的無意識。接著要用幾個不同觀點，其中包括羞怯，真誠與憂鬱來分析阿道夫的回憶中之所以交雜著各式隱言的背後原因。論文將指出這些因素如何讓阿道夫的自我呈現掩蓋、晦暗、矛盾與模糊之處。此外也希望藉此分析指出這個自我書寫的矛盾或許正是一個憂鬱者的坦白方式與其真理的特殊性。

關鍵字：自我書寫、隱言、阿道夫、憂鬱、羞怯

*國立政治大學歐洲語文學系法語助理教授

2013年1月27日到稿 2013年3月28日通過刊登

The Unsaid in Self-Writing: *Adolphe* as Example

Katarzyna Stachura*

Abstract

Self-writing is different from the other literary genres especially by its fidelity to the real. Either diary or memory has to describe the events really happened. This is a specific contract between the author of self-writing and his reader. However, to be real is not so easy to realize. To describe self is not to narrate or repeat mechanically one's passed life. In fact, saying the real, it depends not only on author's "will", but also on others conditions. Self-writing could, out of control of his author, not always be true or sincere. If, in appearance, the meaning of self-writing is clear by the direct tone and by author's sincerity, sometimes, the readers need to pay more attention to the signification hid between the lines. This study aims to reveal this paradox—the obscurity of the transparence, in self-writing by taking *Adolphe* as example.

This paper begin by analyzing and presenting the different forms of unsaid in the frankly narration of *Adolphe*. Some unsaid are done consciously, some unconsciously. Then, I try to study the reasons which generate the paradox of this self-writing according to different points of view, as timidity, sincerity and melancholy, and to explain how these factors make the confession of *Adolphe* full of hiding, obscurity, contradiction and vagueness in meaning. Besides, this paradox in self-writing represents just the special way for a melancholic to confess and the particularity of his truth.

Key Words: self-writing, unsaid, *Adolphe*, melancholy, timidity

* Assistant professor of French, Department of European Languages and Cultures, National Chengchi University

Le non-dit dans le journal intime: l'exemple d'*Adolphe* de Benjamin Constant

Katarzyna Stachura*

Résumé

En principe, l'écriture autobiographique se distingue des autres genres littéraires par son authenticité. L'auteur d'un journal intime est censé décrire tout ce qui s'est vraiment passé. C'est une sorte de « contrat » avec les lecteurs. Mais avouer un fait mécaniquement – « pour la lettre » – ne revient pas toujours à en avouer « l'esprit ». En effet, atteindre à la vérité de soi ne dépend pas seulement de la volonté claire de l'auteur, mais encore d'autres facteurs. Si l'écriture autobiographique semble procéder de manière directe, elle n'est pas pour autant transparente. Parfois, paradoxalement, le lecteur doit savoir lire entre les lignes pour saisir le sens véritable d'un propos. La recherche que voici a pour but de dévoiler ce paradoxe de la transparence obscure de l'écriture intime.

Ce travail consistera, d'abord, à relever les différentes formes de non-dit cachées dans le discours du narrateur-Adolphe. Certains de ces non-dit sont engendrés par la conscience de l'auteur, d'autres sont générés par son inconscient incontrôlable. Ensuite, nous allons analyser les raisons qui font que le discours prétendument authentique d'Adolphe est mêlé de toutes sortes de non-dit : la timidité, la sincérité et la mélancolie. Cette étude cherchera à démontrer comment ces trois facteurs transforment l'aveu d'Adolphe en dissimulation, en obscurité, en contradiction et en ambiguïté. Le présent travail espère illustrer les spécificités de la confession mélancolique et la particularité de la vérité qui s'en dégage.

Mot-clés : écriture autobiographique, non-dit, Adolphe, mélancolie, timidité

*Professeur assistant de français, Département de Langues et Cultures Européennes, Université Nationale Chengchi

Le non-dit dans le journal intime: l'exemple d'*Adolphe* de Benjamin Constant

Katarzyna Stachura

Introduction : le paradoxe du journal intime

Il est admis que les oeuvres autobiographiques sont constituées de faits vrais. L'auteur s'engage en apparence dans un pacte de sincérité et d'authenticité avec ses lecteurs et tout ce qu'il dit est censé s'être réellement passé. C'est cette caractéristique de véridicité qui fait croire que l'œuvre autobiographique égale un document authentique, sans falsification. L'imagination ou la fiction n'ont pas leur place dans ce genre d'écriture. Mais, en réalité, le rapport entre l'œuvre autobiographique et la vérité est plus complexe que cela. D'une part, ce qui n'est pas mensonge n'est pas toujours vrai. D'autre part, entre la vérité et le mensonge, il y a d'infinies nuances. Ce rapport délicat et complexe mérite d'être éclairé. Paul Valéry a déjà soulevé cette problématique, en disant : « En littérature, le vrai n'est pas concevable » ou encore : « Qui se confesse ment et fuit le véritable vrai, lequel est informe, et, en général, indistinct »¹. Le cas de Rousseau, analysé excellemment par Jean Starobinski, est exemplaire² à cet égard. Mais pourquoi mentir ou fuir la vérité tout en ayant l'intention de la confesser ? Comment le discours d'aveu (auto-analyse) en vient-il à devenir flou ? Notre tâche consistera à rendre ce paradoxe moins obscur. Nous allons, pour cela, analyser *Adolphe* de Benjamin Constant. Le choix de cette œuvre se justifie à plus d'un titre. En effet, c'est un récit intime dans lequel l'impartialité du narrateur est contestée³ et qui, comme l'écrit Judith Robinson, suscite beaucoup de questions. *Adolphe* nous interpelle « par la qualité mystérieuse de son écriture, toute en ellipses, en raccourcis et en transitions abruptes, dont on sent cependant obscurément la logique cachée, entre

¹Paul Valéry, *Tel Quel*, Paris, éd. Gallimard, 1996, cité par Daniel Oster, in : Encyclopædia Universalis, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/autobiographie/>

² Voir l'étude de Jean Starobinski sur J.J. Rousseau, *L'Oeil vivant*, Paris, éd. Gallimard, 1961.

³ En s'interrogeant sur la partialité de ce récit, notamment sur le personnage d'Ellénore, Eve Gonin propose une autre version, précisément selon le point de vue de l'héroïne, *Le Point de vue d'Ellénore*, Paris, éd. José Corti, 1981.

les actes et les états d'âme en apparence les plus contradictoires. »⁴ En tant que narrateur, Adolphe ne peut pas tout dire, car, comme le souligne Han Verhoeff : « le premier censeur d'Adolphe a [...] été Constant lui-même ; c'est lui qui a institué le procès moral qui, dans la suite, sera refait plus d'une fois. »⁵

Ainsi, une étude visant à lever certaines ambiguïtés de ce roman, apparaît comme tout à fait justifiée. D'abord, nous allons montrer l'aspect « indistinct » du discours confessionnel⁶ dans *Adolphe*, surtout le non-dit, sous différentes formes. Ensuite, pour dégager les ombres de ce discours, nous allons nous pencher sur les paradoxes propres au genre autobiographique, en analysant la timidité, la sincérité, la mélancolie et sa notion voisine, l'acédie. Par ces biais, nous espérons approfondir les recherches existantes, voire ouvrir de nouvelles perspectives sur ce chef-d'œuvre.

1. La lucidité et la faille d'auto-analyse

Le roman raconte une histoire d'amour tragique entre deux personnages : Adolphe et Ellénore. Fils d'une puissante famille, Adolphe est respectueux de l'autorité paternelle. Il essaie de trouver sa liberté, mais son caractère timide et sa vision négative de la vie l'empêchent d'aller vers le monde extérieur et l'enferment dans son univers solitaire. Pour satisfaire son amour propre, il cherche à être aimé d'Ellénore, femme d'un comte, plus âgée que lui. Son entreprise n'est pas une réussite immédiate. Malgré l'orgueil blessé, il persiste à vouloir obtenir l'amour d'Ellénore et arrive finalement à atteindre son but. Mais la vraie difficulté de cet amour ne fait que commencer.

Ellénore se consacre désormais entièrement à Adolphe, mais, curieusement, la passion de ce dernier refroidit aussitôt. Il pressent que cet amour est condamné à l'échec ; la désapprobation de son père est une raison supplémentaire de son apparent renoncement. Mais, en même temps, paradoxalement, le fait que son père méprise Ellénore éveille chez Adolphe le sentiment de culpabilité et réanime son amour pour la jeune femme. Cette passion ressuscitée n'est pourtant que provisoire

⁴ *Ibid.*, préface de Judith Robinson, p. 1.

⁵ Han Verhoeff, « *Adolphe* » et *Constant. Une étude psychocritique*, Paris, éd. Klincksieck, 1976, p. 24.

⁶ Stendhal qualifie cette œuvre de tragédie de la parole en raison de « l'impossibilité de l'aveu. », cité par Sophie-Anne Guermès, « Benjamin Constant : de la passion à l'apathie, itinéraire d'un mélancolique », in : *Romantisme*, 2001, n°111, p. 32.

et superficielle, car elle est basée sur la pitié et l'amour propre d'Adolphe. La dernière tentative de celui-ci de mettre fin à cette situation pénible est de déménager en Pologne, pays natal d'Ellénore, où la fortune, héritée, après la mort de son père, attend la jeune femme. Cependant, lors de leur séjour en Pologne, une ambiance froide s'installe petit à petit entre les deux amants. Contrairement à leur vie d'avant, il n'y a plus de disputes virulentes entre eux ; l'éloignement d'Adolphe par rapport à Ellénore prend la forme d'indifférence. En même temps, l'influence de son père réapparaît. Adolphe va jusqu'à écrire une lettre de rupture avec Ellénore pour prouver à son père sa décision inébranlable. Après avoir secrètement appris le contenu de cette lettre, Ellénore tombe malade. C'est à ce moment-là qu'Adolphe redevient « amoureux ». Il décide de tout abandonner et de se consacrer uniquement à celle qu'il croit aimer. Mais c'est trop tard : Ellénore s'éteint, peu de temps après. C'est donc dans le chagrin et le regret consécutifs à cette mort qu'Adolphe raconte son histoire malheureuse.

L'auteur d'un journal intime est un observateur lucide et pénétrant. Ce genre d'écriture contient des observations sur les autres, mais aussi sur soi. Ce qui caractérise l'écrit autobiographique est justement la lucidité du narrateur qui se manifeste par son auto-analyse profonde et détaillée. De cette règle, *Adolphe* est un parfait exemple : cette oeuvre est considérée comme roman psychologique par excellence. Adolphe nous montre d'abord le portrait de son père d'un point de vue plutôt objectif. « Je trouvais dans mon père non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. »⁷ Il constate aussi l'attitude particulière de son père envers lui, qu'il qualifie d'« indulgence sans tendresse ». « Malheureusement sa conduite était plutôt noble et généreuse que tendre, - écrit-il. J'étais pénétré de tous ses droits à ma reconnaissance et à mon respect. Mais aucune confiance n'avait existé entre nous. Il avait dans l'esprit je ne sais quoi d'ironique qui convenait mal à mon caractère. »⁸ Derrière ces descriptions objectives, se cachent des sous-entendus. Son père représente une catégorie d'hommes trop délicats et trop compréhensifs pour être vrais et pour qu'Adolphe se sente à l'aise en sa compagnie. Quant à Ellénore, il constate : « Ellénore n'avait qu'un esprit ordinaire ; mais ses idées étaient justes, et ses expressions, toujours simples, étaient

⁷ Benjamin Constant, *Adolphe*, Paris, éd. Flammarion, 1989, p. 48.

⁸ *Ibid.*

quelquefois frappantes par la noblesse et l'élévation de ses sentiments. Elle avait beaucoup de préjugés ; mais tous ses préjugés étaient en sens inverse de son intérêt. Elle attachait le plus grand prix à la régularité de la conduite, précisément parce que la sienne n'était pas régulière suivant les notions reçues. Elle était très religieuse, parce que la religion condamnait rigoureusement son genre de vie. »⁹ Dans cette remarque d'Adolphe, nous pouvons voir son estime pour Ellénore mais aussi l'expression d'un certain sentiment de supériorité.¹⁰

Les passages ci-dessus permettent de constater qu'Adolphe est un bon observateur. Il est fin, attentif et capable de soulever les paradoxes des autres. Mais c'est surtout son jugement sur lui-même qui démontre sa capacité analytique. Le héros de Constant est un introverti ; il n'aime pas la vie sociale, mais il observe le monde et lui-même avec beaucoup de sensibilité.¹¹ « Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité. Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que les hommes s'étourdissent si facilement. »¹² Adolphe est conscient de son image négative devant les autres, ainsi que des raisons de sa misanthropie. Mais, dans ce passage, ce qui nous retient le plus, c'est le paradoxe entre la sensibilité et l'indifférence, chez ce personnage.

Pour autant, cette auto-analyse, malgré la lucidité du narrateur, ne nous montre pas toujours la vérité. Car le narrateur ne peut pas être vraiment objectif face à sa vie et sa personne. Empêchée par son subjectivité, l'auto-analyse de l'écrit autobiographique ne peut qu'être lucidité incomplète¹³. On peut appeler cela la

⁹ *Ibid.*, p. 60.

¹⁰ La considération d'Adolphe pour Ellénore a quelque chose d'ambigu. Han Verhoeff y voit un processus d'identification d'Adolphe à la jeune femme.

¹¹ On peut se demander ce que peut signifier cette réécriture de (sur) soi pour l'auteur du récit intime. Selon Andrew Oliver, « les écrits intimes de Constant témoignent de la hantise qu'il éprouvait devant le problème de son identité et sont en même temps un effort de la part de Constant pour s'identifier et pour se définir, enfin pour se récréer et pour se conquérir un moi durable. », in : *Benjamin Constant, écriture et conquête du moi*, Paris, éd. Minard, 1970, p. 8. Mais Georges Poulet voit la relation entre Constant et son personnage autrement. Il considère ce dernier comme le produit de « l'ironie constantienne ». La qualité de cette ironie consiste dans sa fonction autodestructrice. En montrant un homme fable et indécis, Constant pratique un acte par lequel « une moitié de soi se moque de l'autre », in : *Benjamin Constant par lui-même*, Paris, éd. Seuil, 1968, p. 45.

¹² Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, p. 50.

¹³ D'après l'analyse de Sophie-Anne Guermès, « Benjamin Constant oppose la capacité aiguë

faible d'auto-analyse. Mais ce qui montre le paradoxe du récit d'Adolphe consiste dans diverses formes de non-dit. Quelles sont les causes de ses non-dit ? Adolphe nous donne quelques éléments de réponse à ce sujet, quand il dit : « Les sentiments de l'homme sont confus et mêlés ; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation ; et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais jamais à les définir. »¹⁴ C'est donc l'insuffisance du langage humain qui est incriminée comme l'une des causes du non-dit. Mais voyons d'abord les différentes « formes » du non-dit dans le récit d'Adolphe.

2. Le non-dit et ses avatars

Le non-dit le plus évident est le discours sous-entendu. L'énonciateur ne parle pas explicitement mais laisse consciemment sous-entendre le sens caché de son discours. Après avoir obtenu l'amour entier d'Ellénore, Adolphe se sent obligé de se retirer de la vie mondaine. Il perçoit cette décision comme un sacrifice. Bien que ce ne soit pas Ellénore qui le lui demande, il sent déjà la contrainte de cette relation. Dans son discours, il utilise souvent le conditionnel passé pour exprimer son souhait caché. « Je ne regrettais point auprès d'Ellénore ces plaisirs de la vie sociale, pour lesquels je n'avais jamais eu beaucoup d'intérêt, mais j'aurais voulu qu'elle me permît d'y renoncer plus librement. J'aurais éprouvé plus de douceur à retourner auprès d'elle, de ma propre volonté, sans me dire que l'heure était arrivée, qu'elle m'attendait avec anxiété, et sans que l'idée de sa peine vînt se mêler à celle du bonheur que j'allais goûter en la retrouvant. Ellénore était sans doute un vif plaisir dans mon existence, mais elle n'était plus un but : elle était devenue un lien. Je craignais d'ailleurs de la compromettre. »¹⁵ Dans ce passage, Adolphe n'ose pas s'en prendre clairement au caractère possessif d'Ellénore. Il nous fait seulement comprendre qu'il se sent emprisonné dans une situation qu'il ne peut pas gérer. Si, dans ce non-dit, le sens caché est plutôt facile à dévoiler, il en existe une autre sorte chez Adolphe, lié, cette fois-ci, à la mauvaise foi.

Après un constat pessimiste concernant leur relation, la première crise se déclenche chez Adolphe. Il écrit : « Je sentais que nous ne pouvions être unis pour

d'analyse de son héros à un mystère, le fond inconnaissable de sa faiblesse. », *op. cit.*, pp. 33-34.

¹⁴ Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, p. 57.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 84-85.

toujours, et que c'était un devoir sacré pour moi de respecter son repos : je lui donnais donc des conseils de prudence, tout en l'assurant de mon amour. »¹⁶ En apparence, Adolphe veut le bien d'Ellénore. Il se soucie de sa situation et cherche à la protéger. Une telle attitude a toutes les caractéristiques d'une preuve d'amour, mais, au fond, cet amour, dans le cas d'Adolphe, n'est pas pur. Il lui sert plutôt à se détacher d'Ellénore et à retrouver sa liberté perdue. La mauvaise foi du personnage consiste donc à croire son amour sincère et altruiste, alors que celui-ci est plein d'arrière-pensées. La spécificité de ce non-dit consiste dans sa nature involontaire. Son sens caché provient du désir inconscient de l'auteur du discours. Mais à part le non-dit conscient et inconscient, il y a encore une autre forme de non-dit : le non-dit relatif à l'ambiguïté.

En effet, l'amour d'Adolphe envers Ellénore devient de plus en plus ambigu. D'un côté, il prévoit la fin de leur liaison, de l'autre, il proclame le besoin de cet amour. D'un côté, il dit qu'« il était doux d'être aimé »¹⁷. De l'autre, il avoue que l'idée triste de leur séparation lui servait « à [le] calmer dans [s]es accès de fatigue ou d'impatience »¹⁸. Néanmoins, cet aveu sincère cache un amour insincère. L'attitude et les sentiments d'Adolphe sont pleins d'ambiguïté et il n'arrive pas à démêler le vrai du faux. Ses paroles deviennent ainsi souvent confuses. La sincérité du jeune homme paraît de plus en plus problématique. Un fait est significatif, à cet égard : la réaction d'Adolphe après avoir appris la permission de son père de prolonger son séjour en province. Au lieu d'être content de pouvoir rester plus longtemps auprès d'Ellénore, il souligne les inconvénients de cette nouvelle donne. « Encore six mois de gêne et de contrainte ! m'écriai-je ; six mois pendant lesquels j'offense un homme qui m'avait témoigné de l'amitié, j'expose une femme qui m'aime ; je cours le risque de lui ravir la seule situation où elle puisse vivre tranquille et considérée ; je trompe mon père ; et pourquoi ? »¹⁹ Cette interrogation n'est, en réalité, qu'une auto-accusation. Mais le vrai accusé reste ambigu. On pourrait se demander d'où vient le vrai obstacle à la liaison d'Adolphe avec Ellénore ? Du préjugé social, de son souci moral ou de son égoïsme ? Après avoir éprouvé du remords, apparemment plein de sincérité, il écrit : « Je me sacrifie pour elle sans fruit pour son bonheur ; et moi, je vis sans utilité, sans indépendance,

¹⁶ *Ibid.*, p. 85.

¹⁷ *Ibid.*, p. 86.

¹⁸ *Ibid.*, pp. 86-87.

¹⁹ *Ibid.*, p. 89.

n'ayant pas un instant de libre, ne pouvant respirer une heure en paix. »²⁰ En face d'Ellénore, il constate : « Vous savez fort bien, Ellénore, que ce n'est jamais de moi que je m'occupe le plus. »²¹ L'abnégation d'Adolphe est remplie d'amertume. Sa parole défensive cache à peine ses préoccupations égoïstes.

Avant le départ d'Adolphe pour rejoindre son père, Ellénore rompt définitivement avec le comte. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Adolphe écrit : « je lui dis que j'en étais heureux : je lui dis bien plus encore, je l'assurai que j'avais toujours désiré qu'une détermination irréparable me fit un devoir de ne jamais la quitter ; j'attribuai mes indécisions à un sentiment de délicatesse qui me défendait de consentir à ce qui bouleversait sa situation. Je n'eus, en un mot, d'autre pensée que chasser loin d'elle toute peine, toute crainte, tout regret, toute incertitude sur mon sentiment. Pendant que je lui parlais, je n'envisageais rien au-delà de ce but et j'étais sincère dans mes promesses. »²² Dans ce discours, le sentiment dépasse la raison. Sous l'emprise du sentiment de gratitude, Adolphe ne peut s'empêcher d'enterrer son souhait de séparation. Il est content du sacrifice d'Ellénore pour lui, mais cela est loin d'être du bonheur. L'ambiguïté de ce discours consiste dans la nature de cette promesse : elle a pour but de racheter son indécision.

Une autre question est à soulever. Toutes ces promesses d'Adolphe ne sont pas tenues, mais peut-on pour autant l'accuser de mensonge ? Dans ce discours, ce qui nous intéresse le plus, ce sont les arguments d'Adolphe concernant son indécision. Car, au fond, derrière ses arguments se cache une raison difficilement avouable : sa lâcheté. Il essaie indirectement de « vanter » ses mérites : sa délicatesse, sa compréhension, sa détermination, sa fidélité. Il essaie toujours de détourner sa vraie pensée. C'est pourquoi le non-dit est omniprésent chez lui, et, souvent, malgré lui. La qualité de sa sincérité – ou sa persévérance – doit être mise en question, car sa proclamation exprès de sincérité ne fait qu'ajouter de l'ambiguïté à ses paroles.

2. 1 L'insincérité involontaire

Ellénore a quitté définitivement le comte, pour Adolphe ; la deuxième étape de leur relation commence. Ce nouveau mode de vie ne leur apporte pourtant pas le

²⁰ *Ibid.*, p. 90.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 94.

bonheur escompté. Si, avant, le comte constituait l'obstacle à leur relation, maintenant qu'est-ce qui les empêche d'être heureux ensemble ? Leur conversation devient fastidieuse. Adolphe voit la solitude d'Ellénore, mais n'arrive pas à la consoler. Il est conscient des mots qu'il devrait prononcer, mais cette fois-ci le non-dit devient mutuel, car chacun se dissimule. Adolphe décrit ainsi cette nouvelle phase de leur relation : « Elle n'osait me confier des peines, résultat d'un sacrifice qu'elle savait bien que je ne lui avais pas demandé. J'avais accepté ce sacrifice : je n'osais me plaindre d'un malheur que j'avais prévu, et que je n'avais pas eu la force de prévenir. Nous nous taisions donc sur la pensée unique qui nous occupait constamment. Nous nous prodiguions des caresses, nous parlions d'amour ; mais nous parlions d'amour de peur de nous parler d'autre chose.»²³ La spécificité de ce non-dit mutuel consiste dans sa fonction : il ne sert plus à cacher le sens mais à le détourner. Le non-dit devient nécessaire pour maintenir et stabiliser un amour éteint.

Adolphe quitte Ellénore pour retourner chez son père. Pendant cette période de séparation, il lui écrit régulièrement. Mais dans toutes ses lettres, il y a le non-dit nécessaire pour ne pas affliger la jeune femme et pour lui donner un faux espoir. «Je lui marquais vaguement que je serais toujours charmé de la savoir, puis j'ajoutais, de la rendre heureuse : tristes équivoques, langage embarrassé que je gémissais de voir si obscur, et que je tremblais de rendre plus clair. »²⁴ Comment ne pas se trahir par un langage qui exprime un mensonge voilé? Rester dans l'obscurité est le seul moyen de s'assurer. Le discours d'amour est devenu craintif.

Mais, encore une fois, l'amour d'Adolphe pour Ellénore est réanimé par la persécution de son père sur elle. L'obstacle venu d'ailleurs devient, paradoxalement, une force pour Adolphe, qui réaffirme son rôle d'amant protecteur. Cependant, derrière cette soi-disant « conviction » se cache encore un sentiment ignoré par lui-même. C'est Ellénore qui dévoile le sens caché de sa nouvelle attitude. « Adolphe, me dit-elle, vous vous trompez sur vous-même ; vous êtes généreux, vous vous dévouez à moi parce que je suis persécutée ; vous croyez avoir de l'amour, et vous n'avez que de la pitié. »²⁵ Ellénore a vu juste, comme en témoigne la réaction d'Adolphe à son propos : « Pourquoi prononça-t-elle un secret

²³ *Ibid.*, p. 98.

²⁴ *Ibid.*, p. 103.

²⁵ *Ibid.*, p. 108.

que je voulais ignorer ? Je m'efforçai de la rassurer, j'y parvins peut-être ; mais la vérité avait traversé mon âme ; le mouvement était détruit ; j'étais déterminé dans mon sacrifice, mais je n'en étais pas plus heureux ; et déjà il y avait en moi une pensée que de nouveau j'étais réduit à cacher. »²⁶ Malgré son indéniable lucidité, dans la pensée et les sentiments d'Adolphe, il y a de nombreux recoins qu'il ne connaît pas et qui restent obscurs à cause de ses sentiments ambivalents. Même au moment de l'écriture de ce récit, tout ce qu'il dit est souvent truffé de mensonges hors de son contrôle. Pourtant, il ne ment pas en pleine conscience, délibérément ; son non-dit est involontaire.

L'histoire de la rupture impossible se répète. Adolphe pense rompre leur relation, mais il finit toujours par renoncer à cette idée. Comme si le nœud qu'il voulait détacher devenait toujours plus serré. Il reste auprès d'Ellénore sans pour autant être heureux.

2. 2 Le dernier sacrifice

Lassé de cette situation inextricable, Adolphe accompagne Ellénore dans son retour en Pologne. Cette décision n'est pas un signe d'amour, mais bien celui d'une certaine résignation. Sans plus rien attendre de cette relation, Adolphe espère y mettre fin en comptant sur ce dernier sacrifice. Pendant le séjour en Pologne, il a un entretien avec un ami de son père qui fait une analyse très pertinente de sa situation pour le persuader de quitter Ellénore. Mais Adolphe refuse cette idée avec une fermeté sans appel. Encore une fois, il n'est pas quelqu'un qui agit mais qui réagit. Tous les conseils de rupture venus des autres le poussent, paradoxalement, à resserrer son lien avec Ellénore. Plein de dignité, il assure l'ami en question de son dévouement sans faille à la jeune femme et de sa décision de rester auprès d'elle. Pourtant, le feu de ses paroles est, encore une fois, illusoire : « mais qui m'expliquera par quelle mobilité le sentiment qui me les dictait s'éteignit avant même que j'eusse fini de les prononcer ? »²⁷ Sa volonté dure à peine quelques secondes. Après toutes ces expériences répétitives et douloureuses, Adolphe est-il devenu plus lucide de sa situation ? En effet, il manifeste plus son côté mélancolique. Et cela le rend plus lucide.

Mais le non-dit dans son discours se dégrade en discours indirect jusqu'au

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 125.

silence.²⁸ Adolphe confie son secret à une amie d'Ellénore. Il est devenu un pur observateur indifférent. Son détachement se traduit par une sorte de douceur qui trompe Ellénore. A cette étape, la spécificité du non-dit chez Adolphe est sans calcul. Il est guidé par son sentiment mélancolique.

A la lumière de l'analyse ci-dessus, il n'est pas exagéré de dire que, depuis sa liaison avec Ellénore, le non-dit devient, chez Adolphe, une sorte de deuxième nature. Il vit en permanence dans cet état d'ambiguïté involontaire et trompe tout le monde, autour de lui. Il avoue, en effet : « Cette duplicité était fort éloignée de mon caractère naturel ; mais l'homme se déprave dès qu'il a dans le cœur une seule pensée qu'il est constamment forcée de dissimuler. »²⁹

2.3 Un menteur sincère

La spécificité du discours d'Adolphe est donc sa nature d'entre-deux. Tout ce qu'il dit n'est pas vrai. En visant à aveugler Ellénore, il se perd lui-même dans le labyrinthe de ses pensées. Ce qui est vrai, néanmoins, c'est sa sincérité. En effet, on peut dire qu'Adolphe subit ses sentiments plutôt que de les calculer. Mais d'où vient ce paradoxe ? La sincérité peut-elle engendrer le mensonge ? Ce qu'il nous faut démêler, c'est, justement, la complexité de ce paradoxe. Mais ce paradoxe, ne relève-t-il pas tout simplement du mystère de l'âme humaine ? Le postulat de ce dernier est précisément l'une des caractéristiques de l'époque romantique. Comme le remarque Georges Poulet, « Le romantisme est, avant tout, une redécouverte des mystères de l'univers, un sentiment intense des merveilles de la nature, une vive conscience des énigmes du moi. »³⁰ *Adolphe*, considéré comme un chef-d'œuvre du romantisme français, illustre à la perfection ce propos.

Analysant la naissance du romantisme français, Philippe Van Tieghem souligne la spécificité de l'âme romantique. Il écrit sur les écrivains de cette époque : « Leurs chefs-d'œuvre sont le produit d'une civilisation chrétienne comme la nôtre ; l'âme qu'ils expriment est une *âme moderne*, que tourmente le

²⁸ Plusieurs critiques ont soulevé le thème du silence dans *Adolphe*. George Poulet écrit : « Le roman d'Adolphe tâche d'exprimer quelque chose de ce genre ; c'est le roman d'un silence qui étouffe et qu'il serait pourtant vain de rompre parce que ce qu'il dissimule est incommunicable », in : *Benjamin Constant par lui-même, op. cit.*, p. 35. Tvetzan Todorov, dans son ouvrage *Poétique de la prose*, démontre que « dans *Adolphe* le silence est au moins aussi révélateur que l'échange verbal, que le drame d'Adolphe et d'Ellénore se joue à travers le silence aussi bien qu'à travers la parole, que finalement la parole est le masque des sentiments tandis que le silence est révélateur parce que les personnages ne se disent pas », in : Andrew Oliver, « Études littéraires », vol. 3, n° 3, 1970, pp. 418- 421 (<http://id.erudit.org/iderudit/500155ar>).

²⁹ *Ibid.*, p. 146.

³⁰ George Poulet, *Etudes sur le temps humain/4*, Paris, éd. Plon, 1964, p. 157.

problème du bien et du mal, qui a le sens de l'infini, qui ne borne pas ses regards au bonheur terrestre, qui ressent les attaques et éprouve les charmes puissants de cette maladie moderne qu'est la mélancolie. Elle est sentimentale plus que rationnelle, et l'âme moderne est faite, avant tout, de sentiment. »³¹ En effet, le romantisme se libère du classicisme notamment en opposant le pouvoir des sentiments à celui de la raison. Si *Adolphe* illustre ce renversement de la raison et du sentiment, c'est parce qu'il y a des failles dans l'(auto)analyse de cette œuvre. La lucidité et l'intelligence d'Adolphe s'avèrent insuffisantes pour élucider son univers sentimental. Trois autres aspects principaux de sa personnalité nous semblent importants à soulever pour comprendre les zones d'ombre de son analyse : la timidité, la sincérité et la mélancolie. Ces trois perspectives nous aideront à comprendre mieux le non-dit chez Adolphe.

3. La timidité comme caractère

Pour la plupart des critiques, cette œuvre est un roman d'analyse par excellence. Sa qualité principale réside, selon eux, dans sa minutie et son raisonnement pénétrant. Mais les critiques existantes ne soulignent pas assez le côté sentimental de ce roman, surtout la question de la timidité. En effet, celle-ci nous semble primordiale pour comprendre les non-dits dans les discours d'Adolphe. La question de la timidité est évoquée par le narrateur dès le début de son récit, lorsqu'il parle de sa jeunesse. « Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. »³² Dans cette auto-analyse, on voit bien qu'Adolphe est conscient de l'effet négatif de sa timidité. Non seulement, elle refoule les vrais sentiments et paralyse la faculté de parler, mais elle peut aussi fausser la parole de deux manières : la déformer et la déguiser. Néanmoins, l'analyse d'Adolphe n'est pas complète. Il omet de dire que la timidité peut rendre l'homme plein de contradictions. En effet, contrairement à ce que

³¹ Philippe Van Tieghem, *Le Romantisme français*, Paris, éd. PUF, 1963, p. 28.

³² Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, pp. 48-49.

véhicule l'opinion commune, la timidité n'est pas seulement un phénomène d'inhibition. Selon Ludovic Dugas, « elle est, en réalité, un phénomène d'impulsion aussi bien que d'arrêt. »³³ « La timidité se manifeste, ou plutôt s'exerce de deux façons contraires : par une *impulsion* qui échappe à la volonté et par un *arrêt* ou une *inhibition* de la volonté ; l'une produisant par exemple un mensonge auquel on ne pensait pas et dont on a horreur, l'autre empêchant de retirer ce mensonge, comme on en a l'idée et comme on le voudrait. »³⁴ Les discours d'Adolphe trahissent systématiquement cette contradiction du timide. Souvent, dans ses paroles, il y a des regrets et des reproches. Il essaie de corriger après coup ses propos hors de contrôle. On peut dire que les uns (les regrets) sont engendrés par l'impulsion, les autres (les reproches) sont stoppés par l'inhibition. Selon Jean-Jacques Rousseau, la timidité procéderait « d'un tempérament mixte, formé d'éléments contraires : un cœur sensible, et un cerveau compact »³⁵ et équivaldrait donc à un désaccord entre le cœur et l'esprit. La conséquence de ce désaccord entraîne l'esprit dit « d'escalier » : le locuteur « timide » ne trouve la répartie qu'après coup, dans l'escalier, sur le point de quitter le lieu de la conversation. Adolphe parle trop vite et dit toujours trop ou pas assez. Dans son récit, il raconte comment il a écrit une lettre à Ellénore : «[...] soudain je me représentais la pauvre Ellénore triste et isolée ; n'ayant que mes lettres pour consolation ; et à la fin de deux pages froides et compassées, j'ajoutais rapidement quelques phrases ardentes ou tendres, propres à la tromper de nouveau. De la sorte, sans en dire jamais assez pour la satisfaire, j'en disais toujours assez pour l'abuser. Etrange espèce de fausseté, dont le succès même se tournait contre moi, prolongeait mon angoisse, et m'était insupportable. »³⁶ Ailleurs, il se fait ce reproche : «Un mot de moi l'aurait calmée. Pourquoi n'ai-je pas pu prononcer ce mot?»³⁷ Le discours d'Adolphe ne correspond jamais aux exigences du moment, son contenu est toujours, fatalement, inopportun. Mais c'est lui-même qui souffre le plus de cette inadéquation langagière. Il devient sincère après coup, dans le regret. « La timidité est en effet une incapacité d'exercer sa volonté plutôt qu'un

³³ Ludovic Dugas, *Les Grandes timides*, Paris, éd. Alcan, 1922, p. 6.

³⁴ *Ibid.*, p. 10.

³⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Les Dialogues*, cité par Ludovic Dugas, *op. cit.*, p. 11.

³⁶ Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, p. 102.

³⁷ *Ibid.*, p. 138.

manque de volonté proprement dit. »³⁸ Un timide se trompe et trompe les autres. Il a une double facette. C'est pourquoi Adolphe est à la fois sensible³⁹ et indifférent.

L'insuffisance d'auto-analyse d'Adolphe réside aussi dans son ignorance du rapport entre son discours ironique et sa timidité. Pour lui, l'ironie a des fonctions spécifiques, elle le rend moins fatigué d'une liaison encombrante et l'aide à cacher sa vraie pensée. Il ignore que l'ironie peut être simplement une réaction timide. En effet, comme le constate Ludovic Dugas, « l'ironie est une des formes ou aspects de la timidité. Le timide va au-devant de la raillerie qu'il redoute en se raillant lui-même ; il détourne ainsi et prévient les coups ; il s'en veut d'être ce qu'il est ; il se raille donc et s'en prend à sa nature ; il s'acharne contre elle avec toutes les ressources de son esprit. Enfin, l'ironie est un effet du dédoublement, lequel est un trait de sa nature. »⁴⁰ Le discours ironique d'Adolphe a justement un but caché : l'anticipation de la réaction de l'interlocuteur. C'est une façon de détourner l'attention des autres sur lui. Dans l'usage d'Adolphe, l'ironie perd sa fonction initiale et essentielle qui est le plaisir de critiquer. Elle devient un moyen de s'évader et de digresser. C'est dans ce sens qu'on peut parler de non-dit dans son discours ironique.

4. La morale en question

Les zones d'ombres du discours d'Adolphe sont encore liées à la question de la morale. Selon Paul Bourget, « Benjamin Constant a donné jusqu'au bout l'exemple d'une vertu si rare qu'elle tient lieu de beaucoup d'autres, parce qu'elle suppose une noblesse d'âme demeurée intacte, même dans les pires égarements. Il a été *sincère*, et de cette haute sincérité qu'il faut distinguer en l'appelant la grande, vis-à-vis non seulement des autres, mais de lui-même. »⁴¹ Dans son article intitulé « Benjamin Constant et *Adolphe* ou la grandeur de la sévérité envers soi-même », Charles Du Bos fait également éloge de la sincérité de Constant. Il ajoute une autre

³⁸ Ludovic Dugas, *Les Grands timides*, op. cit., p. 41.

³⁹ Comme le constate Han Verhoeff, « Il est évident que chez Adolphe, il n'y a pas un manque de sensibilité, mais au contraire un excès. » (op. cit., p. 61).

⁴⁰ Ludovic Dugas, *Les Grands timides*, op. cit., p. 77.

⁴¹ Cité par Charles Du Bos, in : *Benjamin Constant et Adolphe ou la grandeur de la sévérité envers soi-même*, Conférence prononcée aux Universités de Cologne, Leipzig, Marburg, Munster, Bonn, et répétée à l'Université de la ville natale de Benjamin Constant, Lausanne, 1932, (<http://www.biblisem.net/index.html>).

qualification : « le juste », en citant Bossuet : « Le juste, sévère à lui-même et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. »⁴² A la fin de cet article, l'auteur conclut : « La grandeur dernière de Constant, c'est, ne pouvant parvenir à s'aimer lui-même, d'avoir toujours voulu parvenir à aimer les autres, et c'est pourquoi j'ai pour Constant cet amour qui lui manquait pour lui-même : un amour de charité. »⁴³ D'après ce constat, Constant et son personnage, Adolphe, ne font qu'un. Sans doute n'est-il pas faux de dire qu'Adolphe est un homme sincère et qu'il y a de la grandeur dans sa sincérité, mais toute la question du non-dit, que nous avons choisi d'analyser, repose sur la nature de cette sincérité. « « Sincère », selon l'étymologie, signifie pur, sans mélange, inaltéré. L'homme sincère est donc celui qui se saisit pour ainsi dire à l'état pur, c'est-à-dire tel qu'il est, sans mélange d'éléments étrangers ni soustraction d'éléments propres. Pureté signifie donc ici vérité, mais aussi transparence à soi-même, qui est, pour se connaître, la condition première de la vérité. »⁴⁴ La sincérité est tout d'abord une « conquête de soi-même, par laquelle, coïncidant avec moi, ici et maintenant, sans intervalle ni rupture, sans réserve en avant ou en arrière, je suis ma propre vérité dans l'acte même, qu'il soit geste ou parole, par lequel je me révèle à moi-même et à l'autrui. »⁴⁵ Selon ces critères, Adolphe est loin d'être un homme sincère, sinon il l'est tout au plus d'une sincérité impure, car il coïncide rarement avec lui-même. La plupart du temps, il est soit en retard, soit en avant par rapport à la vérité de lui-même. Il est l'homme de l'hésitation et du remords. Mais si ce décalage temporel est permanent, c'est parce qu'il veut toujours bien faire. Mais la sincérité d'Adolphe peut être trompeuse. « Peut-être, car il faut être sincère, peut-être je ne le désirais pas. »⁴⁶, avoue-t-il en effet à propos de sa promesse de rejoindre Ellénore en province. En étudiant le cas d'Adolphe, nous pouvons relever la complexité et distinguer différentes sortes de sincérité. Comme nous avons déjà souligné, ce qui démontre la fausseté de la

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Régis Jolivet, *Essai sur le problème et les conditions de la sincérité*, Lyon, éd. E. Vitte, 1950, p. 12.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁶ Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, p. 102.

sincérité d'Adolphe, c'est sa mauvaise foi.

Si Adolphe est un être changeant qui annule constamment sa décision de rupture, son comportement et son amour envers Ellénore restent dans un certain sens cohérents, car ils sont structurés par sa bonne conscience. Durant leur liaison, à plusieurs reprises, lorsqu'il décide de quitter Ellénore, il renonce à cette idée en la voyant souffrir. Par ce geste, Adolphe montre sa compassion, son sens des responsabilités et son altruisme. La souffrance de l'autre lui est réellement insupportable. Autrement dit, c'est la bonne conscience qui empêche Adolphe d'être libre, mais c'est cette même bonne conscience qui le rend parfois mauvais. Ses pensées de rupture engendrent en lui la mauvaise conscience. Cela devient un cercle vicieux. C'est pourquoi son malheur devient répétitif mais il n'en connaît jamais les raisons. Comment se fait-il qu'un bon sentiment ou la bonne conscience puissent-ils rendre l'homme mauvais et méchant ? La bonne conscience d'Adolphe est aussi problématique que sa sincérité. D'après l'analyse de Claude Millet, « Benjamin Constant à travers le héros d'Adolphe révèle la perversité de la compassion, peu distincte du désir de la souffrance de l'autre. Adolphe cède lâchement à Ellénore pour lui épargner la douleur d'une séparation, mais aussi parce qu'il ne peut pas sortir de la répétition névrotique, cesser de la faire souffrir et de souffrir avec elle. Ellénore compte chaque coup reçu, chaque sacrifice accompli dans le bilan de ce que lui *doit* Adolphe : l'appel à la compassion procède du chantage affectif. L'efficacité du pathétique pourrait bien n'être qu'un piège. »⁴⁷ La vertu d'Adolphe est en ce sens pervertie.

5. La mélancolie à l'oeuvre

Qu'est-ce qui empêche Adolphe de s'exprimer pleinement ? A part sa timidité, sa mauvaise foi, c'est sa mélancolie, qui cause cette inhibition langagière. Très tôt, il est conscient de la mort. Sa tristesse se rapproche de la mélancolie qui est une maladie de l'âme très complexe. Beaucoup de critiques ont déjà soulevé l'indifférence, l'apathie, l'inertie, la passivité ou l'indécision du héros de Constant. Tous ces états sont des manifestations mélancoliques⁴⁸. « Ce qui risque d'apparaître

⁴⁷ Claude Millet, *Le Romantisme*, Paris, éd. Librairie Générale Française, 2007, p. 249.

⁴⁸ Mais l'indifférence chez Adolphe n'est pas toujours liée à sa mélancolie. Han Verhoeff écrit, à ce propos : « On constate que, loin d'être une vérité primaire, l'indifférence d'Adolphe est une attitude réactionnelle. Elle n'est pas un choix originel, elle vient après autre chose. Réaction défensive, elle ressemble à une bouderie, fruit d'une déception plutôt que d'une libre décision. C'est donc le

chez lui comme un état permanent, c'est l'absence de toute propension à s'engager dans l'existence »⁴⁹, écrit Georges Poulet. Mais ce qui nous intéresse est de savoir s'il y a un sens plus profond derrière toutes ces images mélancoliques que le personnage d'Adolphe génère⁵⁰, et de donner des explications plus détaillées sur ses comportements étranges même pour lui-même, afin de prouver l'effet de la mélancolie sur lui : le glissement du non-dit dans son discours, à son insu.

En effet, il n'est pas tout à fait juste de dire qu'Adolphe reste dans un état d'indifférence ou de passivité en permanence. C'est plutôt son changement d'humeur qui mérite notre attention. Son état d'esprit bascule souvent de la colère à la tristesse ou au remords. Pendant sa cohabitation avec Ellénore, il montre une sorte de dureté et de froideur inexplicable envers elle. « Toujours timide, souvent irrité, je me plaignais, je m'emportais, j'accablais Ellénore de reproches »⁵¹, écrit-il, mais, souvent, il ressent tout de suite une sorte de culpabilité⁵² et s'empresse de lui montrer son amour fidèle et protecteur. À part l'instabilité d'humeur, ce qui le caractérise encore, c'est l'incohérence de son comportement et son incapacité de réaliser le projet qu'il a conçu. On peut y voir des signes de faiblesse. « Il n'y a point d'unité complète dans l'homme, et presque jamais personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait de mauvaise foi. »⁵³, déclare le héros de Constant. Essayons à présent de trouver l'origine de l'instabilité, de l'incohérence et de l'incapacité d'Adolphe ?

manque d'affection qui, selon Adolphe lui-même, expliquerait son indifférence. », (*op.cit.*, p. 33).

⁴⁹ George Poulet, *Benjamin Constant par lui-même*, *op. cit.*, p. 28.

⁵⁰ D'après Sophie-Anne Guermès : « Adolphe est un être que la douleur d'autrui obsède et paralyse. Cette paralysie, cette impossibilité d'agir font de lui un mélancolique, au sens psychiatrique du terme », in « Benjamin Constant : de la passion à l'apathie, itinéraire d'un mélancolique », *op. cit.*, p. 37.

⁵¹ Cette attitude d'Adolphe n'est pas sans receler une part de vérité sur la nature humaine. D'après Filomena Vitale, « La grandeur de Constant réside [...] dans la découverte de l'impossibilité de démêler exactement ce que l'homme choisit de ce qu'il subit, dans l'alternance de volonté et de résignation, dans le mélange inextricable, la confusion irrésistible de sincérité et de mensonge. Tout se passe chez Constant entre conscience et inconscience. » (*op. cit.*, p. 119).

⁵² Le sentiment de culpabilité chez Adolphe est complexe. Filomena Vitale l'analyse ainsi : « Il sait que sa faiblesse et sa pitié ne font que prolonger les souffrances et l'agonie d'Ellénore, et se le reproche sincèrement. Mais si cette deuxième source de sa culpabilité active chez Adolphe-héros le remords, ce remords ne devient jamais repentir, jamais action réparatrice ; il demeure une passivité stérile, une révolte intérieure sans essor, parce qu'il ne peut pas obvier à sa véritable, unique grande faute, celle de ne pas savoir donner son amour. » (*op. cit.*, p. 145).

⁵³ Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, p. 65.

Très tôt, après sa conquête d'Ellénore, il a une vision peu réjouissante de cette relation amoureuse. « Ellénore était sans doute un vif plaisir dans mon existence, mais elle n'était plus un but : elle était devenue un lien. »⁵⁴, avoue-t-il. Adolphe n'a pas la vocation de cet amour, mais il a le sens du devoir, de la responsabilité et de la compassion. Tout au long du roman, il est occupé par cette question : comment se débarrasser de cette relation qui lui coûte trop cher. Cette singulière contrainte, il la paye avec sa liberté, sa carrière et son devoir envers son père. Cet amour est par la suite sur le chemin de la dénaturation. Il devient une sorte de pèlerinage sans fin. Il le subit sans but. Adolphe se sent enclôtré comme dans un couvent, sans pour autant trouver la paix d'esprit, car il est tenté par le monde extérieur. Cet amour ne lui apporte plus le bonheur ni la satisfaction, mais bien la contrainte, la gêne et la souffrance. On peut se demander par conséquent pourquoi Adolphe ne rompt pas cette relation, ou plutôt pourquoi il en est incapable. Comment expliquer sa velléité ? Pourquoi la souffrance d'Ellénore lui est encore plus insupportable que la sienne propre ? Et si son lien avec Ellénore, si douloureux qu'il soit, lui était, finalement, devenu indispensable ? Dans cet attachement inconscient, y a-t-il quelque chose de maladif ? Est-ce qu'au fond, l'amour d'Adolphe pour Ellénore existe et n'a jamais cessé ? « Tant de sacrifices faits sans devoir et sans amour ne prouvent-ils pas ce que l'amour et le devoir me rendraient capable de faire ? »⁵⁵, analyse, en effet, Adolphe. Selon Hans Verhoeff, chez le héros de Constant, il s'agit d'un sentiment de vide « qui crée son besoin d'affection et qui lui fait chercher toujours de nouveaux témoins et de nouvelles amours. Le même facteur qui détruit les liaisons, les a fait naître. Recherche d'affection et lâchage, abandon actif et passif, tous ces gestes opposés sont le fruit de la même expérience originelle et sont profondément identiques. »⁵⁶ Mais si ce vide mélancolique fait d'Adolphe un homme changeant, celui-ci manifeste aussi l'incapacité de changement sous l'emprise de la mélancolie. Comme l'écrit Anne-Sophie Guermès : « L'incapacité du mélancolique au changement est radicale. D'où l'usage du conditionnel, fréquent dans le récit. Il traduit ce qui aurait pu se passer et fonde le roman du possible, en marge, ou à partir, du récit principal, qui ouvre des hypothèses pour mieux les

⁵⁴ *Ibid.*, p. 85.

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 127-128.

⁵⁶ Hans Verhoeff, « *Adolphe* » et *Constant, une étude psychocritique*, op. cit., p. 111.

fermer. Le futur est donc envisagé sans être réalisé. »⁵⁷ Le renoncement d'Adolphe à l'amour d'Ellénore reste un projet non réalisé.

6. De la mélancolie à l'acédie

Adolphe est un homme mélancolique par nature. La lassitude de son amour pour Ellénore n'est pas un caprice. Mais sa mélancolie a quelque chose de spécial⁵⁸. Surtout, elle ne l'apaise pas. Car sa résignation, ou son abnégation, n'est jamais totale. Il est passif en amour puisqu'il se dit : « qu'il était doux d'être aimé. »⁵⁹ Dès le début de sa relation avec Ellénore, Adolphe a senti déjà sa fin inévitable. Pour lui, c'est une liaison perdue d'avance. Mais, curieusement, au fur et à mesure, il devient de plus en plus dépendant de cette relation. Parlant d'Ellénore, il constate, en effet : « Son bonheur m'était nécessaire, et je me savais nécessaire à son bonheur. »⁶⁰ Il trébuche, tour à tour, entre ces deux idées confuses, celle de penser que cet amour est pour lui important et celle qu'il est impossible. Mais, malgré cela, il arrive à se maintenir entre ces deux pensées grâce à sa mélancolie. « [...] l'idée confuse que, par la seule nature des choses, cette liaison ne pouvait durer, idée triste sous bien des rapports, servait néanmoins à me calmer dans mes accès de fatigue ou d'impatience. »⁶¹ Chez Adolphe, il y a une lutte intérieure continue entre deux forces opposées : le bien et le mal. Mais ce qui complique encore son comportement envers Ellénore, c'est l'ambiguïté de ces deux forces. C'est pourquoi il ressent souvent un grand étonnement devant sa propre nature et devant l'étrangeté de sa conduite.

La mélancolie intrinsèque d'Adolphe nous permet de mieux comprendre le sens et l'utilité de sa souffrance insoluble. D'abord, la spécificité de la souffrance mélancolique consiste dans sa contribution à la connaissance de soi. Comme le souligne Jackie Pigeaud : « Un mélancolique est un malade d'une certaine espèce, peut-être d'une maladie unique dans son essence, qui met ensemble, de manière problématique, une souffrance et le soupçon que cette souffrance signifie plus qu'elle-même et donne à dire à la fois sur la connaissance de soi et les sens de

⁵⁷ Sophie-Anne Guermès, « Benjamin Constant : de la passion à l'apathie, itinéraire d'un mélancolique », *op. cit.*, p. 37.

⁵⁸ « Identification et agressivité, les deux thèmes qui dominent Adolphe, se retrouvent dans la description freudienne de la mélancolie. » « Ces deux phénomènes (dédoublé et aridité) sont liés puisqu'ils résultent tous les deux de l'identification avec l'objet perdu. » (*Ibid.*, p. 69).

⁵⁹ Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, p. 86.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*

l'être. »⁶² Ce qu'Adolphe a compris à travers sa souffrance mélancolique est, avant tout, sa faiblesse. « Mais je n'étais qu'un homme faible, reconnaissant et dominé ; je n'étais soutenu par aucune impulsion qui partît du cœur. »⁶³ Et cette faiblesse ne tarde pas à se transformer en culpabilité. Regardons quelques-uns de ses discours mélancoliques. Au sujet d'Ellénore, il constate : « J'aurais voulu trouver en moi de quoi récompenser un attachement si constant et si tendre ; j'appelais à mon aide les souvenirs, l'imagination, la raison même, le sentiment du devoir : efforts inutiles ! La difficulté de la situation, la certitude d'un avenir qui devait nous séparer, peut-être je ne sais quelle révolte contre un lien qu'il m'était impossible de briser, me dévoraient intérieurement. Je me reprochais l'ingratitude que je m'efforçais de lui cacher... »⁶⁴ Et plus loin : « Il y a dans les liaisons qui se prolongent quelque chose de si profond ! Elles deviennent à notre insu une partie si intime de notre existence ! Nous formons de loin, avec calme, la résolution de les rompre ; nous croyons attendre avec impatience l'époque de l'exécuter : mais quand ce moment arrive, il nous remplit de terreur ; et telle est la bizarrerie de notre cœur misérable que nous quittons avec un déchirement horrible ceux près de qui nous demeurions sans plaisir.»⁶⁵ Le sentiment de révolte et de culpabilité coexistent, dans l'âme de ce héros romantique. Ni rester ensemble, ni se séparer n'est possible, pour lui. Adolphe est condamné à demeurer indécis et inactif jusqu'au bout. Il est obligé d'être faux, équivoque ou silencieux. Il pense à tous les aspects et il veut tout faire le mieux possible. C'est là la maladie de l'idéal du mélancolique, qui est aussi la cause de son impossible aveu.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, la mélancolie d'Adolphe a quelque chose de spécial. Dans son non-dit, il existe une cause non négligeable : c'est qu'il est perpétuellement tenté par son égoïsme invoué. Il y a une sorte de combat structuré entre la bonne et la mauvaise conscience qui se répète en lui systématiquement. Son renoncement et son inertie ne sont pas entiers. Tout en ressentant un désespoir tranquille, il espère ou attend toujours la fin de sa liaison avec Ellénore. Plutôt que de parler de faiblesse chez Adolphe, on pourrait donc s'interroger sur ce qui lui donne la force de rester dans un état de souffrance morale.

⁶² Jackie Pigeaud, *De la mélancolie*, Paris, éd. Dilecta, 2005, p. 12.

⁶³ Benjamin Constant, *Adolphe*, op. cit., p. 96.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 100.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 101.

Une notion voisine de la mélancolie, l'acédie, est susceptible de nous apporter quelque éclaircissement. Bien qu'à l'origine la notion d'acédie soit liée étroitement au domaine religieux, ce qui nous intéresse, dans le cadre de cette contribution, est la spécificité de son contenu psychologique et l'extension laïque de son sens. L'amour dénaturé devient un devoir et une source de culpabilité. Face à ce devoir, Adolphe a une attitude acédiaste, car sa réalisation ne lui procure aucun plaisir.⁶⁶ Le paradoxe, c'est que « l'acédie est une force d'inertie, une langueur d'esprit, une pesante répugnance, une charge bien difficile à supporter pour soi-même. L'individu est ravagé par l'envie de démission. Il se sent dépersonnalisé »⁶⁷ Accomplir un devoir sans plaisir, dénaturé par l'envie irréalisable de démission, voilà le dilemme tragique d'Adolphe. Mais derrière ce dilemme, il y a une force dialectique propre à l'acédie, dans laquelle s'affrontent des valeurs opposées. Et « cette dialectique de la vertu et du vice, lui confère son plus haut sens spirituel : ni pure et simple paresse coupable, ni même profond dégoût de vivre, elle devient une nécessaire mise à l'épreuve, une ascension de l'âme vers un degré supérieur. »⁶⁸ D'un côté, Adolphe est angoissé par la possible souffrance d'Ellénore, de l'autre côté, il se révolte contre ses exigences silencieuses. Ces deux forces opposées, mais équilibrées, paralysent Adolphe et le rendent mou, faible, passif.⁶⁹ Il fait tout pour éviter le face à face avec sa déchéance. Procrastination⁷⁰, indifférence, abandon sont ses seules – paradoxales – stratégies d'action, qui résulte du dédoublement constant de soi chez Adolphe l'acédiaste. Il vit dans l'espoir de finir sa relation avec Ellénore, mais, en même temps, il est angoissé par cette fin possible. Il reste donc dans un faux espoir ou un espoir ambigu. L'attente, faute de mieux, est la meilleure condition, ou modalité, de sa vie. La faiblesse ou l'inertie d'Adolphe en ce sens veut dire l'aspiration à une

⁶⁶ Selon l'une des nombreuses définitions de la notion d'acédie, celle-ci « résulte [...], essentiellement, de ce que les activités accomplies ne délivrent plus le plaisir escompté. L'expérience de l'acédie ne relève ainsi nullement de la paresse, de quelque espèce de négligence de ses obligations, de ses devoirs, de quelque espèce d'insouciance, mais d'une faillite des espérances, d'un excès d'attente. », <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ac%C3%A9die>

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Yves Hersant, « Acedia », in *Le Débat*, mars, 1984, p. 48.

⁶⁹ La même observation dans George Poulet : « L'immobilisation [d'Adolphe] est ici un écartèlement de l'esprit créé par les tractions opposées qu'il subit. », in : *Benjamin Constant par lui-même, op. cit.*, p. 39.

⁷⁰ La procrastination (de pro crastinus dies : pour le jour de demain) est un des aspects fondamentaux de l'acédie. Remettre un travail à plus tard - peu importe que celui-ci soit d'ordre physique ou spirituel -, peut dénoter l'idéalisme du procrastinateur, l'envie de prendre son temps pour bien faire, le désir de faire de son mieux.

vie paisible, sans devoirs. Sa passivité et son inaction trouvent ainsi un nouveau sens : elles visent à une suspension du temps ou à une durée hors du temps. Elles ont pour but d'engendrer des possibles à l'infini. Ce n'est pas la faiblesse, mais bien la paresse (ou l'empêchement) acédiaste qui se traduit par une sorte d'idéalisme, c'est-à-dire, par la volonté de trop bien faire son devoir.

Le recours à la notion d'acédie nous permet de dépasser l'image purement mélancolique d'Adolphe et de trouver des explications plus profondes et plus nuancées à ses conduites pleines de contradictions. Le héros de Constant n'est pas un mélancolique qui se résigne à tout.⁷¹ Il est tenté en même temps par une vie vertueuse, la réussite sociale, mais aussi une liberté égoïste. C'est pourquoi ses discours sont ambigus et laissent un grand espace d'interprétation. Adolphe croit à sa sincérité mais le non-dit de ses paroles trahit ses arrière-pensées. «[...] je n'ai jamais agi par calcul, et [...] j'ai toujours été dirigé par des sentiments vrais et naturels. Comment se fait-il qu'avec ces sentiments je n'aie fait si longtemps que mon malheur et celui des autres ? »⁷², s'interroge-t-il. On peut dire qu'Adolphe est souvent insincère à son insu. Il cherche un confort psychique, sans faire de mal à l'autre, mais il échoue des deux côtés. Rester dans un état équivoque ne vient pas de sa propre volonté. L'acédiaste est un raté irrémédiable. Le non-dit est sa vérité mélancolique.

Conclusion : l'opaque transparence du langage

Il est évident que, comme beaucoup de critiques l'ont déjà souligné, *Adolphe* est un roman psychologique par excellence. Mais selon Daniel Leuwers, « le charme d'*Adolphe* réside pour une grande part dans [l]e langage qui invite à démasquer les méandres rusés du langage lui-même. »⁷³ C'est « un livre qui brille de mille feux contradictoires »⁷⁴. A travers cette étude, nous espérons avoir contribué à ce défi de démasquage. Nous avons pu constater, en tout cas, grâce à l'analyse du cas d'Adolphe, que des formes ou des qualités du langage, signifiant communément la vérité ou la transparence – tels aveu, analyse, lucidité, sincérité –

⁷¹ D'ailleurs, Adolphe a, pour ainsi dire, raté son abnégation. George Poulet remarque ainsi à propos de ce récit de Constant : « Il est - entre autres - le roman d'un acte d'abnégation, mais d'un acte d'abnégation non parfaitement accompli, donc manqué. » in : *Benjamin Constant par lui-même*, op. cit., p. 76. Ce ratage représente aussi l'une des manifestations de l'acédie.

⁷² Benjamin Constant, *Adolphe*, op. cit., p. 142.

⁷³ Daniel Leuwers, préface in : Benjamin Constant, *Adolphe*, op. cit., p. 29.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 30.

cachent beaucoup d'obscurités et de méandres impossibles à démêler et que, parfois, plus que dans les mots d'un discours, il nous faut lire entre les mots pour en saisir le véritable sens. Cette opacité du langage a en elle quelque chose de fatal : elle résulte, inéluctablement, de l'ambiguïté de la nature humaine, qui est, à son tour, pour ainsi dire, intrinsèquement empreinte de mélancolie. Et cette mélancolie « peut être le pire des maux ou la marque du génie. »⁷⁵ Certes, mais elle peut aussi constituer l'expérience intermédiaire entre ces deux extrêmes. Benjamin Constant a dit au sujet de son témoignage : « presque tous ceux de mes lecteurs que j'ai rencontrés m'ont parlé d'eux-mêmes comme ayant été dans la position de mon héros. »⁷⁶ Par là, cette histoire mélancolique cesse d'être individuelle, pour devenir universelle. Le cas d'Adolphe nous montre la vérité mélancolique de la nature humaine. Cette vérité est souvent faussée par le langage ou préfère rester équivoque. C'est dans le non-dit qu'il faut la chercher.

Bibliographie

- Constant, Benjamin, *Adolphe*, Paris, éd. Flammarion, 1989
- Du Bos, Charles, *Grandeur et misère de Benjamin Constant*, Paris, éd. Corrêa, 1946, (<http://www.biblisem.net/index.html>)
- Dugas, Ludovic, *Les Grands timides*, Paris, éd. Alcan, 1922
- Gonin, Eve, *Le Point de vue d'Ellénore*, Paris, éd. José Corti, 1981
- Guerrière, Sophie-Anne, « Benjamin Constant : de la passion à l'apathie, itinéraire d'un Mélancolique », *Romantisme*, 2001, n°111, (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_2001_num_31_111_1002)
- Hersant, Yves, « Acedia », *Le Débat*, mars, 1984
- Jolivet, Régis, *Essai sur le problème et les conditions de la sincérité*, Lyon, éd. E. Vitte, 1950
- Millet, Claude, *Le Romantisme*, Paris, éd. Librairie Générale Française, 2007
- Oliver, Andrew, *Benjamin Constant, écriture et conquête du moi*, Paris, éd. Minard, 1970
- Pigeaud, Jackie, *De la mélancolie*, Paris, éd. Dilecta, 2005
- Poulet, Georges, *Benjamin Constant par lui-même*, Paris, éd. Seuil, 1968
- Poulet, Georges, *Etudes sur le temps humain/4*, Paris, éd. Plon, 1964

⁷⁵ Yves Hersant, «Acedia», *op. cit.*, p. 48.

⁷⁶ Benjamin Constant, *Adolphe*, *op. cit.*, p. 42.

Starobinski, Jean, *L'Oeil vivant*, Paris, éd. Gallimard, 1999

Valéry, Paul, *Tel Quel*, Paris, éd. Gallimard, 1996

Van Tieghem, Philippe, *Le Romantisme français*, Paris, éd. PUF, 1963

Verhoeff, Han, « *Adolphe* » et *Constant. Une étude psychocritique*, Paris, éd.

Klincksieck, 1976

Vitale, Filomena, *Benjamin Constant : écriture et culpabilité*, Genève, éd. Droz,

2000